Prix de l'Abonnement — Edition Quotidienne

	1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ÉTATS-UNIS...	$ 9.00	$4.50	$2.25	$0.75
POUR L'ÉTRANGER.....	12.15	6.10	3.05	1.05

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

LE NUMÉRO CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement — Edition Hebdomadaire

	1 An	6 Mois	4 Mois	3 Mois
POUR LES ÉTATS-UNIS....	$3.00	$1.50	$1.00	$0.75
POUR L'ÉTRANGER.....	4.00	2.05	1.35	1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 28 FÉVRIER 1913 — 86ème Année

LE MARIAGE FORCÉ

Le futur duc d'Abrantès, Andoche Junot, alors simple lieutenant, se trouvant à Nice en 1794, joua un bien méchant tour à un jeune cavalier rencontré par hasard sur la grand'route. Celui-ci passait au grand galop de son cheval; Junot, pour s'amuser, effraya la bête qui, se cabrant, jeta sur le pavé celui qui la montait et qu'on releva le front ouvert et très mal en point. Or le blessé, un aide de camp de seize ans, s'appelait Louis Bonaparte et était le frère du jeune officier qui venait de rendre Toulon à la République.

Est-ce à sa blessure que Louis dut l'état maladif dont il souffrit toute sa vie? Robuste et hardi jusqu'alors, il fut, après cette chûte, pris d'une mélancolie que nos modernes savants n'hésiteraient pas à traiter de neurasthénie aiguë. Il essaya de réagir d'abord, car à l'époque de la campagne d'Italie, il était encore gaillard et il le prouva aux belles Italiennes qui fréquentaient au quartier général; mais l'une d'elles ayant pénétré à l'improviste dans sa chambre, en pleine nuit, il garda, de ce réveil en sursaut, une agitation nerveuse et une sorte d'angoisse dont il ne se guérit jamais. Un accident de voiture, d'où il se tira avec un genou déboîté, compléta ses malencombres, et dès l'âge de vingt ans apparurent les migraines, les vapeurs, les rhumatismes, les courbatures et les crises de paralysie atrophique, dont la conséquence fut que le cadet du Premier Consul n'eut plus, à vrai dire, d'autre souci que celui de sa santé.

C'est ce débile et acariâtre mari que Joséphine enviait pour sa fille Hortense de Beauharnais: l'idée la hantait de faire de son beau-frère un gendre, et ce projet plaisait à Bonaparte. Par contre il réjouissait très peu les deux intéressés: non pas qu'ils ne fussent, moyennant quelque effort, capables de s'entendre. Hortense était instruite, intelligente et montrait un certain goût pour les arts: la fameuse romance du jeune et beau Dunois et quelques dessins retouchés par Isabey en font preuve. Louis, de son côté, s'entourait de poètes — inconnus d'ailleurs, — écrivait des vers et rêvait une existence romanesque. On dit même qu'il était, vers le temps du Consulat, amoureux d'une jeune fille aperçue un jour par hasard et à laquelle il n'adressa jamais la parole. Si Hortense avait été libre, elle aurait épousé Duroc qui lui avait fait un peu la cour. Mais la politique commande: le contrat est rédigé, le mariage a lieu, sans répugnance de part et d'autre, semble-t-il, mais aussi sans nul entrain, et dès le lendemain de la cérémonie, Louis, qui ne se sent pas bien, emmène sa femme dans un ermitage qu'il possède à dix lieues de Paris et auquel on n'accède que par des sentiers ravinés. Triste lune de miel dont le seul agrément fut d'être courte. Après un essai loyal, les deux jeunes époux reconnurent qu'ils n'avaient qu'un sentiment commun, c'était leur mutuelle indifférence. La bonne Hortense se serait peut-être courageusement résignée; mais son atrabilaire mari s'exaspéra, et dès ces premiers jours il n'eut d'autre préoccupation que de vivre éloigné de sa femme.

Il se soucie bien moins d'elle que de ses douleurs, qu'il étudie, dont il surveille anxieusement les progrès ou les ralentissements. Il est déjà allé à Vichy et il médite de partir pour quelque autre ville d'eaux, car jamais homme ne se montra plus fervent pèlerin des stations thermales. On peut assurer que sur les quarante-quatre ans qui lui restent à vivre, il en passera dix dans les baignoires ou sous la douche. En 1803, il garde la chambre pendant un mois, puis va à Montpellier pour y suivre un traitement, de là à Barèges, et finit la saison à Plombières. L'année suivante il imagine de se rendre en Bourgogne, à Joigny, et de s'y tremper dans du marc de raisin. Obligé de rentrer à Paris pour le sacre de l'empereur, il se traîne, en maugréant, à Notre-Dame et y a si froid qu'il en revient avec la main droite complètement paralysée, et pour toujours. Désormais l'ankylose de ses doigts l'empêchera d'écrire, et pour qu'il puisse signer ses initiales, il passera un gant auquel on attache un porte-plume.

En 1805, le grand frère rêve la conquête de l'Angleterre, et établit ses armées à Boulogne. Louis aura le commandement de la réserve, qu'il accepte, car ces fonctions le fixent à Lille, ce qui lui permet d'aller goûter des boues de Saint-Amand. Mais l'effet n'en fut pas salutaire; il en revint traînant la jambe, plus morose encore qu'auparavant et bien résolu à vivre isolé de sa femme.

Un an se passe: le voilà roi de Hollande. Quelle corvée! Mais il faut bien faire comme les autres, et le couple s'installe au palais royal de la Haye. Hortense et Louis paraissent ensemble en public, la main dans la main; les bons Hollandais les voient passer, dans leur carrosse de gala, l'air souriant et la mine affable... Mais dans l'intimité c'est bien différent. La mésintelligence entre les époux s'accentue: le roi parle le moins possible à la reine; si elle le regarde, il détourne les yeux afin de dissimuler la contrainte qu'il s'impose. De jour en jour il devient plus sauvage, moins sociable, irritable pour un rien. A la cour des Tuileries on s'inquiète de cette situation qui empire. Napoléon morigène son frère: celui-ci a "la meilleure des femmes" et la plus vertueuse, et il la rend malheureuse... "Laissez-la donc danser tant qu'elle veut; c'est de son âge... Si vous aviez une coquette elle vous mènerait par le bout du nez... Ce n'est pas ma faute, je lui ai dit souvent." L'impératrice Joséphine, qui s'y connaît en mauvais ménages, accable sa fille de réprimandes: d'abord Hortense ne sait pas s'y prendre; elle a "des caprices, des inégalités de caractère"; sa répuguance pour le pauvre Louis est maintenant "de la haine," et pourquoi? Parce qu'avec les meilleures qualités du cœur, il est mélancolique, sombre, casanier; mais la raison en est qu'il digère mal; et l'experte maman professe: "Presque toute notre existence dépend de notre santé et celle-ci re nos digestions"; puis elle termine par cet étonnant conseil: "Relis les lettres de Mme de Maintenon."

Je ne sais pas en quoi les lettres de Mme de Maintenon avaient contribué à consolider les vertus conjugales de Joséphine ni si leur lecture devait influer sur les digestions de Louis; ce qui est certain, c'est que le ménage n'en alla pas mieux. De la brève lune de miel était né un fils qui mourut en 1807. Un rapprochement eut lieu presque aussitôt après ce décès, exigé par l'urgente nécessité d'un héritier, et ce dut être une singulière rencontre amoureuse que celle de ces deux antagonistes qui ne pouvaient pas se regarder et dont la farouche aversion dégénérait en une exécration réciproque. Et cela explique les insinuations calomnieuses qui circulèrent dès qu'on apprit qu'Hortense allait, de nouveau être mère. "Calomnieuses," assurément, et le docteur Cabanès l'établit dans une amusante étude, que nous suivons ici, et où il diagnostique rétrospectivement le délabrement du roi Louis. On connaît l'ingénieuse méthode de l'auteur du "Cabinet secret de l'Histoire;" son titre de médecin lui permet de toucher à des sujets délicats interdits au commun des chroniqueurs. Sa nouvelle série d'indiscrétions a, sur ce point, tout autant d'intérêt que les précédentes. ("Légendes et curiosités de l'Histoire, deuxième série," par le docteur Cabanès. 1 vol. in-12, illustré.)

Louis se morfond en Hollande, où font défaut les stations thermales. Il est toujours en route, en quête de sources bienfaisantes, et il semble qu'il choisit, de préférence, les plus lointaines. Il essaye successivement des Eaux-Bonnes, de Saint-Sauveur, de Cauterets; ses sujets et sa femme ne l'aperçoivent que rarement, entre deux saisons de bains. A Paris, on complote de mettre fin à cette manie ambulatoire et aquatique, et les deux époux sont conviés, en mars 1810, à un séjour à Compiègne. On a préparé pour eux un seul appartement et deux chambres à coucher qui communiquent. Mais cette louable intention resta sans effet; Hortense et Louis ne s'adressèrent même pas une seule fois la parole, et une belle nuit l'époux récalcitrant, redoutant une scène de réconciliation, fit appeler son grand-maréchal, commanda une chaise de poste, s'y jeta et déguerpit.

Il avait d'ailleurs formé contre sa femme une demande en séparation de corps, demande à laquelle ne fut donnée aucune suite. A l'époque du divorce de l'empereur, Louis pensa qu'on ne pourrait lui reprocher d'imiter un exemple venu de haut, et il manifesta l'intention de rompre définitivement le lien qui lui était à charge. Comme Napoléon lanternait, Louis abdiqua. Le docteur Cabanès laisse volontairement de côté l'histoire générale et ne voit, comme il convient, dans les sujets qu'il traite, que le cas pathologique. A l'en croire, il semble bien que le roi de Hollande renonça à la couronne pour pouvoir, sans récrimination, vivre loin de sa femme et faire l'essai de sources thermales interdites — tant qu'il régnait — à sa majesté vagabonde: car, sitôt libre, il part d'Amsterdam, traverse les Etats de son frère Jérôme, passe par la Saxe et court en Bohême, où il s'arrête aux eaux de Teplitz. De Teplitz, il va se baigner à Neuhaus, près de Gratz; de Neuhaus, il se dirige vers Schinznach et y fait une saison. Sans succès! Que ceci ne soit pas pris en mauvaise part et ne décourage aucunement les habitués de ces stations réputées; mais il fallut bien constater que tous ces lavages avaient "détraqué" le malheureux prince au point de modifier profondément sa constitution. Il avait peine maintenant à se tenir debout et ne pouvait plus monter à cheval; et quand vinrent, pour la famille impériale, les mauvais jours, quand proscrit comme tous les siens, Louis se traînait de ville d'eaux en ville d'eaux, une seule volonté en lui se manifestait, tenace: celle d'obtenir la cassation de son mariage. Il l'implore de la cour de Rome, déclarant que son consentement à cette union lui a été arraché; qu'il s'est trouvé "dans l'alternative d'obéir à la force ou d'émigrer." Il expose que trois fois seulement il a cohabité avec sa femme et que leur dernière rencontre remonte au mois de septembre 1807. Ses plus fidèles amis refusent de le servir en cette circonstance, s'efforçant de lui persuader que tous ses griefs proviennent "de ce qu'il s'est fourré dans l'imagination," et qu'il "se rend malheureux sans en avoir de valables motifs." Ce qui étonne, c'est que de ce mariage si mal assorti, de cette cohabitation fortuite et obligée, soit issu un prince qui n'avait rien de débile et qui fit quelque bruit dans l'Histoire, puisque, comme nul ne l'ignore, ce fils, né de la contrainte et de l'aversion, fut l'empereur Napoléon III. Et chose plus surprenante encore, la saine et robuste Hortense décéda la première, en 1837; son fragile mari lui survécut durant près de dix ans. Dans les dernières années, à Florence, il était entièrement perclus du côté droit et ne marchait dans ses appartements que tenu, sous chaque bras, par un valet de chambre.

Quand ressuscita l'Empire, le premier soin de Napoléon III fut d'élever à ses parents un tombeau sûr la terre de France; pourtant il recula devant le paradoxe de réunir dans la mort deux époux si obstinément séparés par les malentendus de la vie. Louis Bonaparte est enterré à Saint-Leu, et la reine Hortense repose à Rueil.

G. LENOTRE.

ANGLETERRE

Exploits des suffragettes

Londres, 27 février.—Les suffragettes de Londres continuent. Après l'encre, le vitriol et le goudron liquide versés dans les boîtes aux lettres après les coups de marteau dans les devantures des magasins de Regent Street, destinés sans doute à montrer aux boutiquiers comment "elles" savent rompre la glace, elles ont envoyé à chacun des ministres du Cabinet et à plusieurs membres du Parlement une lettre non affranchie. Les uns et les autres intrigués payèrent chacun deux pennes de taxe et ouvrirent les enveloppes. Ils trouvèrent alors une feuille de papier pliée en quatre sur laquelle étaient imprimés en gros caractères:

VOTE POUR LES FEMMES
VOUS ETES UN TRAITRE ET UN LACHE!

Les ministres se confondirent d'en rire. Malheureusement, en dépliant ces papiers, ils avaient lancé dans l'air ambiant la poudre à éternuer qu'ils recelaient, et le Cabinet de Sa Majesté comme un seul homme, se mit à éternuer...

Ce n'était pas aux souhaits des suffragettes.

Le bruit court que les secrets de

LA DEFENSE DE PORT ARTHUR

Ont été vendus aux Japonais pour $23,000,000.

Paris, 27 février. — L'Excelsior publie une dépêche de Genève concernant le baron russe Ygor Tilinsky, maintenant à Zurich. Le baron déclare posséder une réclamation de $20,000,000 contre le gouvernement Japonais.

Suivant ce qu'il dit, trois officiers russes, de tendances révolutionnaires et faisant partie de l'Etat-Major, avaient vendu les plans des fortifications sur la côte du Pacifique, y compris Port Arthur, au gouvernement Japonais. Pour des raisons politiques ils désiraient la défaite de la Russie.

Ils reçurent en paiement de leur trahison trois chèques s'élevant à un peu plus de $23,000,000, payables à Tokio le 22 mars 1915. Les officiers s'engagèrent en plus à rester au service du Japon jusqu'au complet paiement des chèques.

Le baron Tilinsky et un nommé Schuedki, vint à Zurich, en 1912, pour essayer d'empocher de l'argent sur ces chèques. Les négociations furent entreprises avec différentes banques de Londres, d'Amsterdam et de Dresde, mais elles refusèrent de faire la moindre avance sans avoir vu le contrat.

En même temps, suivant la dépêche, l'Ambassade Japonaise apprenait l'affaire et en référait à son gouvernement.

Le Consul Japonais de Zurich était chargé de faire une enquête. Le gouvernement Russe prit également l'affaire en mains, et envoya un attaché militaire à Berne et à Zurich pour obtenir des renseignements.

L'aviation en Chine

Pékin, 27 février. — Le gouvernement chinois a décidé la création d'une flotte aérienne dont l'instruction sera confiée à un officier français, le lieutenant Bon, de l'infanterie coloniale. En principe, tous les officiers de l'état-major chinois passeront par l'école d'aviation, soit comme pilotes, soit comme observateurs.

La Chine a déjà commandé à l'industrie française douze biplans. L'année prochaine, un grand concours d'aéroplanes sera organisé à Pékin, auquel seront conviés tous les constructeurs. Le gouvernement chinois prévoit une flotte aérienne d'un millier d'avions.

FRANCE

LES BANDITS EN AUTOMOBILE

Jugement de la Bande Bonnot & Cie.—18 sont reconnus coupables—4 sont condamnés à mort

Paris, 27 février. — Le procès des bandits en automobile qui ont terrorisé Paris et les environs en 1911-12 est terminé. Sur vingt deux inculpés, dix-huit ont été reconnus coupables par le jury de la Cour d'Assises de la Seine. Les quatre reconnus innocents sont Rodriguez et les femmes Maîtrejean, Schoofs et Barbe Le Cleck. Quatre des accusés ont été reconnus coupables de la peine de mort par le jury; ce sont les nommés Dieudonné, Callemin, Soudy et Monier.

A la suite du verdict les juges ont ajourné qu'ils allaient délibérer pendant quelque temps sur les sentences.

Parmi les accusations il y avait 24 meurtres, les victimes étant pour la plupart des chauffeurs d'automobiles, des employés de banque, des commissionnaires et des agents de police.

Ce fut dès le début de 1911 que les bandits commencèrent à se "faire la main" par des cambriolages qui se poursuivirent toute l'année dans des usines, des gares, des bureaux de poste, chez des particuliers.

Dans la nuit du 13 au 14 décembre, une "opération" importante fut réalisée à Boulogne-sur-Seine: enlèvement d'une automobile.

Les exploits des "bandits en auto" allaient pouvoir commencer.

Le premier fut accompli le 21 décembre à Paris. Ce fut l'attentat de la rue Ordener.

Vers huit heures du matin allaient sonner, le garçon de recettes Caby, attaché à la succursale de la Société générale, descendait du tramway. Caby, qui a été rejoint, par mesure de prudence, par son collègue Peemans, porte d'une main une sacoche contenant 318,... fr. de l'autre, un sac renfermant 35,... fr. de monnaie. En face d'eux, paisiblement, s'avancent deux promeneurs les mains dans les poches, et brusquement, avant que quiconque ait pu intervenir, c'est un drame rapide comme l'éclair: un premier coup de feu abat Caby à genoux, un second le force à lâcher sa sacoche. Peemans a couru à l'agence pour prévenir, mais déjà les deux bandits ont sauté dans une auto qui stationnait près de là et qui démarre immédiatement; elle contenait, outre le mécanicien au volant, un autre complice qui, par la portière ouverte, fait feu sans relâche sur les passants qui cherchent à la poursuivre.

A une allure vertigineuse, l'auto vire, évite un tombereau par miracle, traverse en trombe un carrefour pour disparaître bientôt aux yeux des passants affolés.

Caby avait reçu trois blessures graves, il se rétablit difficilement à Paris.

Le lendemain de l'attentat, l'auto était retrouvée abandonnée au bord de la mer, à Dieppe.

L'émotion publique n'était pas apaisée que, trois jours après l'attentat de la rue Ordener, on apprenait le cambriolage d'un magasin d'armurier, rue Lafayette. Carabines et brownings avec munitions avaient été raflés.

Le 2 janvier, à Thiais, dans la Seine, un vieillard de soixante et onze ans était assassiné de treize coups de couteau et sa vieille bonne étranglée. Plus de 60,000 fr. avaient disparu. Dans la nuit du 8 au 9 janvier, nouveau cambriolage d'armes boulevard Haussmann. Nouveau pillage.

Dix jours plus tard, à Paris.

Il est sept heures moins un quart du soir. Une auto — l'auto grise — qui a Bonnot au volant débale à une allure insensée la rue d'Amsterdam vers la gare Saint-Lazare. A cette heure-là, le grouillement des autobus, tramways, fiacres, bicyclettes et des piétons est intense. Un autobus coupe la route à l'auto. Bonnot veut le doubler et prend à gauche. L'agent Garnier s'avance pour dresser contravention. Il demande au chauffeur ses papiers; tandis que Bonnot fait mine de les chercher, l'individu assis à côté de lui descend, remet le moteur en marche et, lorsqu'il a repris place sur le siège, l'auto démarre en vitesse. L'agent Garnier saute sur le marchepied pour ne pas laisser échapper les contrevenants. Mais le malheureux tombe. Trois balles de révolver l'ont tué, logées dans le cœur et le poumon gauche.

Et le lendemain, la nuit, nouvel attentat à Pontoise. Cette fois, contre l'étude du notaire Tintant, signalée à eux par les indicateurs de la bande comme détenant de fortes sommes.

Et c'est un instant de répit, cependant que la bande opère en Belgique. Mais bientôt ils seront de retour, et quel retour!

Qu'on se rappelle les faits:

Le 25 mars, vers huit heures du matin, une automobile traverse la forêt de Senart, en Seine-et-Marne. Elle est conduite par le chauffeur Mathille, accompagné de M. Cerisolles.

Tous deux vont la livrer à Nice, au colonel de Rouge. Des hommes sur la route apparaissent, agitent des mouchoirs blancs, faisant signe de s'arrêter. Mathille obéit. L'un des hommes lui dit: "Et maintenant, c'est la voiture qu'il nous faut!"

Mathille ne cède pas à cette injonction. Trois coups de révolver l'abattent mort. M. Cerisolles, après avoir lui-même essuyé un coup de feu, se sauve, puis tombe et fait le mort. Les bandits ne s'occupent plus de lui. Ils bondissent dans l'auto et, comme le vent, celle-ci dévore la route.

Une heure et demie après, elle s'arrête place de l'Hospice-de-Condé, à Chantilly, en face des bureaux de la Société générale, et ce qui se passe alors est unique dans les annales du crime. D'un bond, cinq hommes ont sauté à terre: l'un, presque un enfant, épaule sa carabine et tire froidement sur quiconque approche. Les autres sont à l'intérieur. Trois employés sont là, pas un n'a le temps de faire un geste. Deux tombent morts, la tête fracassée: le troisième, l'épaule brisée, s'évanouit. En quelques secondes, tout est mis à sac. Près de 50,000 fr. enlevés et, comme un tourbillon, les bandits ont sauté dans l'auto, hissent au passage l'homme à la carabine et, faisant feu de toutes parts, la voiture disparait.

La scène tragique n'avait pas duré dix minutes.

Une heure après on retrouvait l'auto à Asnières, abandonnée.

Une véritable terreur s'était étendue sur tout le pays.

Le sous-chef de la Sûreté, M. Jouin, était mis le 23 avril sur la piste de Bonnot, considéré comme l'un des plus redoutables parmi les membres de l'association.

Le 24 avril, M. Jouin se présente pour perquisitionner aux portes de Paris, à Ivry, chez un soldeur nommé Gauzy, connu comme anarchiste. Celui-ci conduit M. Jouin au premier étage. A peine arrive-t-il au seuil d'une chambre sombre qu'un homme bondit sur lui, et c'est dans la nuit une lutte sauvage et sans merci. Quand on put intervenir, M. Jouin était mort, l'inspecteur Colmar blessé.

Quant à Bonnot, car c'était lui, il avait bondi par une fenêtre de derrière sur un petit toit, avait sauté dans un sentier sans se blesser, sans se donner seulement une entorse et avait disparu.

Quatre jours après l'assassinat du sous-chef de la Sûreté, l'œuvre de la justice commençait.

Un dimanche, le 28 avril, Paris apprenait à midi, et quelques heures plus tard la province, par les éditions spéciales des journaux, que dans la banlieue parisienne, autour d'une petite maison de Choisy-le-Roi, la fusillade crépitait, et que c'était l'assaut final, la lutte définitive entre les bandits et la société. A sept heures et demie, devant cette petite maison isolée, habitée par un nomme Dubois, s'était présenté M. Xavier Guichard, le chef de la Sûreté, accompagné de M. Legrand, son sous-chef, et d'une dizaine d'inspecteurs. Les magistrats étaient ceints de leur écharpe. Chacun tenait en main le revolver chargé, prêt à faire feu. Un homme était devant la porte de la maisonnette, s'apprêtant à partir en motocyclette. M. Guicard, d'une voix forte, lui cria: "Haut les mains!"

L'homme, c'était Bonnot! Il rentra sa moto rapidement et grimpa l'escalier. Au même moment, de l'intérieur de la maisonnette, un coup de feu retentissait, suivi bientôt de plusieurs autres. Deux hommes tombèrent, l'inspecteur Augène, atteint par deux balles dans l'abdomen; l'inspecteur Arlon, à qui une balle avait traversé un bras.

L'alarme était donnée. On organisa un siège en toute hâte. Les habitants s'armèrent de fusils et accoururent vers le repaire. Pendant ce temps, M. Guichard faisait prévenir M. Lépine, et des tramways et des autos réquisitionnés amenèrent rapidement des gardes républicains, des agents et même de la troupe. Un siège méthodique fut établi. La foule énorme accourue de Paris fut repoussée au large. Pendant des heures, une fusillade nourrie se fit entendre.

Finalement, on décida de faire sauter la maison, et, grâce au courage du lieutenant de la garde de Fontan, après plusieurs tentatives, on réussit à faire exploser la plus grande partie du petit bâtiment. Un incendie se déclara, et tandis que les flammes achevaient de consumer les murs légers du hangar, le lieutenant Fontan, M. Guichard et ses inspecteurs pénétrèrent dans la bicoque et trouvèrent Bonnot enfoui sous un matelas, un browning encore fumant à la main. Il était déjà gravement blessé. M. Guichard lui logea une balle dans la tête. Quand il apparut porté par les inspecteurs, au sommet de l'escalier, des acclamations éclatèrent de la foule immense. Les barrages furent rompus, et le bandit agonisant ne put être jeté qu'à grand'peine dans une automobile.

Le procès qui vient de finir a été rempli d'incidents dramatiques.

En apprenant sa condamnation Carouy, le bandit anarchiste, s'est empoisonné dans sa cellule.

Les jurés ont reçu à différentes reprises des menaces de mort. Parmi les 304 témoins plusieurs ont été ménacés.

Le jury est resté en session depuis 3 heures de l'après-midi jeudi, jusqu'à 7 heures, hier matin.

Quand le président du jury a demandé aux accusés s'ils n'avaient rien à dire, Callemin, déjà reconnu coupable de meurtre, s'est écrié:

"Mon camarade Dieudonné n'est pas l'assaillant du garçon de recettes, Caby, c'est moi qui ai fait le coup."

Cette déclaration a fait sensation, Caby ayant formellement reconnu son assaillant en Dieudonné.

ITALIE

Le Pape Parait Etre Maintenant en Bonne Santé.

Rome 26 Février.— Le Pape a reçu hier en audience privée Mgr. Thomas F. Kennedy, recteur du Collège Américain de Rome.

Mgr. Kennedy a remis le denier de St. Pierre du diocèse de Newark et il a ensuite présenté à Sa Sainteté quarante pélerins et visiteurs Américains.

Le Pape paraissait être en bonne santé.